

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

### PRÉDICATION DU R. P. LACORDAIRE, A NANCY.

Nous avons vu l'impuissance du rationalisme philosophique soit pour former la raison, soit pour l'affranchir des erreurs d'une éducation mauvaise et fautive, et par conséquent la nécessité d'une autorité infallible, qui puisse, en nous éclairant de sa lumière, nous maintenir dans la vérité ou nous y ramener. Mais ce n'est pas tout; il nous faut encore attaquer aujourd'hui le rationalisme religieux. Ces deux mots semblent s'allier difficilement entre eux; et cependant cela s'est fait: oui, ce prodige s'est accompli une seule fois, il y a trois siècles; et comme nous avons à sonder une plaie saignante, nous redoublerons de modération afin d'ôter ou d'adoucir, par la miséricorde et la simplicité des paroles, ce que le trait pourrait offrir d'amier ou d'empoisonné. J'espère donc, a dit ici l'orateur, qu'il ne sortira rien de ma bouche qui puisse affliger des hommes chrétiens encore malgré leurs erreurs.

Nous examinerons 1. les origines du rationalisme religieux, et 2. ses conséquences, telles qu'elles ont été manifestées par l'histoire depuis trois cents ans.

Dans les premières années du seizième siècle, au fond d'un couvent d'une petite ville de la Saxe, il y avait un moine inconnu du monde et de lui-même, mais qui avait reçu de Dieu une âme ardente, indomptable et capable de soulever les masses; éloquent suppôt de l'erreur, soit qu'il ouvrit ses lèvres pour la répandre, soit qu'il tint la plume pour la graver en airain. Le premier jour de l'an 1517, le soleil se leva comme à l'ordinaire; mais la face du monde allait changer; et depuis ce temps pas un coup de canon ne s'est tiré en Europe, qu'il ne soit parti de ce foyer terrible si soudainement allumé. Or, cet homme qui devait ébranler tout, il s'appelait Martin Luther, et voici ce qui arriva:

Le pape Léon X avait convié toute la chrétienté à s'associer à lui pour la construction du temple de Saint-Pierre; et pour faciliter l'achèvement de cette œuvre, à l'aide du concours des fidèles, il y avait attaché des indulgences. C'est que nous autres catholiques nous sommes mutuellement unis par la communion des Saints, dont les mérites nous profitent en soutenant ici-bas notre infirmité; c'est qu'entre nous il y a fraternité spirituelle, et que celui qui n'a rien ne rougit pas de mendier à celui qui abonde; c'est qu'entre les élus du ciel et les exilés de la terre il y a échange de misère et de richesse, échange sublime, digne à la fois de l'homme et de Dieu! C'est la loi du dévouement réciproque. Oui, dans tel coin du monde, il y a tel homme qui prie pour vous, qui souffre pour vous, et que vous ne connaissez pas. L'Eglise a toujours admis qu'il y avait présents et acceptés dans la mémoire de Dieu, des mérites surabondants applicables aux âmes des fidèles. C'est la plus consolante et la plus admirable des croyances, parce qu'elle nous arrache aux étreintes de l'égoïsme. Léon X promulgua donc solennellement des indulgences. Or, Martin Luther en ambitionnait, pour son Ordre ou pour lui-même, la publication; cette ambition, sans doute, pouvait être permise; elle n'avait rien de criminel. Toutefois un autre Ordre fut choisi, à cet effet, par le saint-siège; c'était celui des Dominicains. De là l'exaspération de Luther qui, blessé au vif, chercha naturellement à combattre la bulle pontificale.

Des indulgences, il alla bientôt jusqu'à pénétrer dans les insondables profondeurs de la grâce; là il trébucha, et il dut trébucher, car quiconque ne travaille pas dans un but pur, échoue inévitablement: l'inspiration de l'Esprit-Saint déserte les âmes qui cherchent autre chose que la seule gloire de Dieu. Croyant voir, peut-être même avec bonne foi, dans l'Écriture et la tradition ce qui, en réalité, n'y était pas, il agita des questions imprudentes, établit et publia des thèses qui ne tardèrent pas à être condamnées.—Jamais l'Eglise n'a imputé l'erreur à crime; elle ne flétrit que l'opiniâtreté. Luther s'étant trompé en soutenant des idées fausses, jusque-là il était encore innocent; un aveu sincère terminait tout et le grandissait à ses propres yeux, aussi bien que devant Dieu et devant les hommes; car s'il est de l'homme de se tromper, il est de l'ange de se relever: la chute devient un piédestal pour quiconque sait reconnaître sa faute et la réparer. Pouvait-il hésiter longtemps sur le parti qu'il avait à prendre? D'un côté, c'était pour lui le repos, l'honneur, la félicité; de l'autre, le trouble, l'inquiétude et la honte. Qui l'avait recueilli? qui avait instruit et formé sa jeunesse? Qui avait béni les principaux actes de sa vie? qui avait reçu ses vœux solennels? C'était l'Eglise catholique. Rompre avec elle, c'était rompre avec sa famille, avec le passé tout entier, depuis lui-même jusques Adam. Oh! combien de fois, en lutte avec ces graves pensées, il dut se promener rêveur dans le si-

lence de sa solitude! Que de choses étranges durent se passer au fond de cette âme qui s'appretait à remuer le monde! Quant au mobile déterminant qui poussa Luther dans une voie fatale, nous ne le saurons que devant Dieu. Il pesa tout dans sa tête, mais rien dans sa foi; il prit une balance humaine, et il fut vaincu! Hélas, si songeant alors à la vertu de la prière, il se fût mis à genoux, il était sauvé! mais l'orgueil l'emporta; il descendit sur la place publique, y alluma un bûcher et livra la bulle aux flammes, la bulle d'un prince, d'un souverain, d'un pape, que l'univers avait proclamé et devant qui s'inclinaient tous les peuples chrétiens! c'était là, convenons-en, un grand acte, une prodigieuse manifestation d'énergie et d'audace. Or, cet événement a eu de terribles conséquences; et vous, générations d'aujourd'hui qui les subissez, sachez-le bien, toutes vos misères, elles sont nées des cendres de cette bulle, brûlée à Wurtemberg! Voilà donc que l'ardent réformateur vient de mettre entre Rome et lui la distance d'un abîme; il s'est fermé les issues, plus de route derrière, plus de retraite ménagée! Comme Agathocle, il a brûlé ses vaisseaux. Que fera-t-il? Le premier besoin d'un homme qui s'est acculé dans une position fautive, c'est de se créer des armes; aussi est-ce là que nous allons voir éclater toute la puissance de son génie. Oui, c'était un puissant génie que Luther; et nous pouvons l'avouer sans crainte, car, après tout, que gagne-t-on à faire ses ennemis petits? Et puis, l'Eglise est assez forte par elle seule et par elle-même, pour oser confesser la force de ses plus rudes antagonistes.

Quatre voies s'offraient à Luther, en dehors du Catholicisme; c'étaient ou l'incroyance, ou l'apostasie, ou l'hérésie, ou le schisme.—N'est pas incroyant qui veut: à dix-huit ans on s'imagine pouvoir aisément le devenir; mais à quarante ans, quand on a sondé le Christianisme, on ne le peut plus; le mariage avec la vérité est plus indissoluble qu'on ne pense. Et puis alors le monde n'était pas mûr pour l'incrédulité; l'heure de la négation n'était pas venue; la négation eût été écrasée par l'affirmation. Luther ne pouvait donc pas être incroyant.—Il ne pouvait pas non plus se faire apostat. Toute l'Europe était debout contre le Mahométisme; d'ailleurs on peut aller consciencieusement du pire au mieux, mais non redescendre du mieux au pire; et le renégat sera toujours flétri dans l'opinion, parce qu'on sait bien qu'il ne saurait quitter le Christianisme pour quelque chose de meilleur, et que s'il l'abandonne c'est qu'il insulte à ses bienfaits en affectant de mépriser sa lumière.—Pouvait-il devenir hérétique?—Non, car l'hérésie ne tombe ordinairement que sur un point particulier touchant lequel on se sépare de la foi commune, en respectant du reste l'autorité de l'Eglise: or, Luther avait complètement brisé l'autorité; c'était donc trop peu pour lui d'être hérétique.—Et schismatique? pas davantage. Il y a schisme lorsqu'on se pose soi-même autorité en face d'une autorité supérieure et préexistante, comme firent jadis les patriarches d'Orient; c'est alors pape contre pape, concile contre concile, puissance contre puissance. Or, comment Luther, après avoir brûlé la bulle, eût-il osé se proclamer pape, évêque ou concile? où étaient son antiquité, ses ancêtres, sa généalogie, ses titres enfin à l'universelle obéissance de la catholicité? il ne pouvait donc raisonnablement s'attribuer ni les honneurs, ni les profits d'un schisme, pas plus qu'il ne lui était logiquement possible de se faire hérétique, apostat ou incroyant.

Que fera donc le Réformateur?—Il avise que ces gens d'église, ce pape, ces évêques, cette antiquaille sacrée, que tout cela enfin n'est pas la parole de Dieu; que cette parole est burinée dans les Écritures comme sur le bronze et l'airain, et que quiconque possède le livre n'a plus besoin d'autorité. Il rassure l'Europe alarmée en lui disant: Mais je n'invente rien; mais je n'attaque pas le Christianisme; loin de là, je le ramène à sa pureté primitive, et je suis plus chrétien que le pape! seulement nous éliminerons le clergé, nous balayerons pape, évêques, couvents; et ainsi nous ferons main basse sur les trésors après en avoir chassé les gardiens. Les apparences semblaient justifier ces plans; le clergé formait alors un corps riche et puissant: riche, à cause des largesses et des concessions de terrain que lui avaient octroyés les barbares convertis et reconnaissans; puissant, par son union avec la société civile qui, en lui prêtant appui, augmentait son ascendant et consolidait son autorité. Depuis Constantin, l'Eglise et l'Etat faisaient partie du corps social: il y avait mariage entre l'Europe et l'Eglise. On pouvait, insulter l'Eglise en passant, mais l'Europe était là qui tirait l'épée et venait à l'appui. Bon ou mauvais, tel était, en fait, l'ordre établi; c'est de l'histoire. Or, là où est la fortune, le bonheur, le pouvoir, il y aura toujours occasion de haine et d'envie. Cet état de choses a disparu, la puissance a

passé ailleurs, l'ordre social y a-t-il gagné? On a dépouillé l'Eglise, on s'est enrichi de ses trésors, et vous pouvez juger aujourd'hui si vous avez éteint et les haines et les convoitises. Certes l'Eglise a plus fait avec sa puissance et sa richesse pour les faibles et les petits, qu'aucun autre pouvoir au monde; elle est pauvre aujourd'hui... Pour ma part, j'en remercie Dieu!

Aidé d'une foule de petits princes, Luther était donc armé contre l'Europe et l'Eglise. Mais ce n'était pas tout de détruire, il fallait organiser. Hé bien, se dit-il alors, nous aurons une société religieuse, nous aurons des dogmes, puisés dans la bible, nous aurons un sacerdoce pour enseigner, et nous éviterons l'abîme du rationalisme par l'Ecriture et l'assistance du Saint-Esprit: nous séparerons les pouvoirs, nous détruirons l'autorité religieuse et politique, et ainsi la liberté de conscience sera fondée. Mais dès ce moment déjà on pouvait lui prophétiser l'insuccès de ses tentatives; on pouvait lui dire: Non, vous n'aurez point de société religieuse; non, vous n'aurez point de dogmes; non, vous n'aurez point de sacerdoce; non, vous n'éviterez point l'abîme du rationalisme; et en croyant fonder la liberté de conscience, vous ne serez que le renouvateur de l'anarchie.—Point de société religieuse; car vous n'avez point de société religieuse; non, vous n'aurez point de dogmes; car le dogme c'est ce qui est donné et reçu, et que l'homme ne trouve pas en lui seul; or, sans l'évidence absolue, que vous n'avez pas dans les mystères religieux, et sans l'autorité, que vous répudiez, il vous sera toujours impossible d'arriver aux dogmes. Vainement vous appuriez vous sur un texte écrit; les uns y verront ce que d'autres n'y verront pas; et puis un livre ne se défend pas lui-même; ce n'est plus qu'une lettre morte quand la parole n'est pas là pour l'interpréter.—Point de sacerdoce; car ce chef, ce ministre que vous avez fait, il ne peut invoquer comme autorité ni son âge, ni ses lumières, ni sa science; il n'a le droit d'imposer ses opinions à personne, puisqu'il n'interprète que la Bible est facultative et qu'elle appartient à tous comme à chacun. Loin d'éviter l'abîme du rationalisme, vous le creuserez plus avant, et voilà tout. Jusque-là, on était convaincu que la force résidait dans l'autorité spirituelle la plus radicale; vous l'avez détruite, et à sa place vous avez mis la protestation; vous avez proclamé l'indépendance de la raison individuelle, vous l'avez assise sur l'autel et vous l'adorez... Ah! vous donnez au rationalisme une plus large part que jamais; et il sortira de vous un rationalisme haineux et destructeur.—Vous ne fonderez pas non plus la liberté sociale; car cette liberté doit essentiellement reposer sur des lois humaines justes, c'est-à-dire, conformes aux lois naturelles et divines. Il faut dès lors à ces lois une sanction et une autorité; elles ont besoin d'être défendues non par les armes, mais par un sacerdoce de paix, dont la médiation soit efficace, et qui soit prêt non pas à tuer, mais à se faire tuer pour elles et pour vous. Or, ces lois fondamentales, vous les abandonnez à l'interprétation de chacun n'est-ce pas d'avance en faire le jouet des caprices et des passions de la multitude? N'est-ce pas dire, comme en Angleterre: Le parlement peut tout, même le mal, même l'injuste? Qui ne voit qu'avec une pareille doctrine vous faites un horrible péle-mêle de tous les éléments sociaux: riches et pauvres, faibles et puissans, rois et peuples, vous entassez tout cela confusément comme une gigantesque montagne qu'on voit grossir avec le volcan qui la soulève, en attendant l'heure fatale de l'explosion: et qui en répondra devant Dieu?... Vous, Luther!

Nous l'avons dit déjà, c'est l'histoire qui juge de tout; et le fait est le jugement souverain dont il n'y a pas d'appel.—Au point de vue de la ruine et de la destruction, rien de plus puissant que cette œuvre de Luther; et l'on put, de son temps, s'y laisser prendre, à certains appâts, séduit qu'on était par le prestige du moment. Mais la réalisation est venue faire tomber le voile et dessiller les yeux; voyons-là donc: aux raisons métaphysiques à l'aide desquelles nous avons démontré la stérilité de son système, ajoutons le contrôle de l'histoire.

A peine Luther avait-il posé les bases de sa doctrine, que surgirent à côté de lui d'autres sectaires, organisant à leur tour, chacun à sa manière, la révolte religieuse contre Rome. Zwingle, Calvin, Henri VIII, jetèrent bientôt la division dans le camp protestant; et déjà une première réunion à Augsbourg, où les novateurs ne purent s'entendre, avait constaté leur impuissance à formuler une profession de foi acceptée de tous, quand un siècle plus tard, pour se rattacher à quelques lambeaux d'unité, au milieu de la division toujours croissante des esprits, les plus éclairés d'entre eux déclarèrent qu'il suffisait de croire certains points fondamentaux, tels, par exemple, que la divinité de Jésus-Christ. Mais cela ne tint pas, car du temps de Bossuet, on vit Socin opposer aux théories de ses prédécesseurs, une négation complète. Enfin, de proche en proche, on en est venu à faire aujourd'hui du protestantisme une affaire de cœur entre l'homme et l'Evangile, en définissant la religion un échange de sentimens entre l'homme et Dieu. Or, malgré la satisfaction qu'on peut trouver à s'y réfugier, quoi de plus vague et de plus insaisissable que le sentiment! c'est de l'individualité, rien de plus. Est-ce avec cela qu'on arrivera à fonder une société? Non assurément; chacun peut louer un temple et des chaises, et prêcher ses idées, en attendant que d'autres docteurs aussi éphémères lui succèdent. On tombe ainsi dans l'opinion; dans le parti, et l'on en subit les vicissitudes ou les caprices. Il n'y a pas de protestant qui, le lendemain, ne puisse abdiquer ses croyances de la veille; livré à l'inconstance de sa raison individuelle, il peut, à son gré, croire aujourd'hui ce qu'il ne croyait pas hier. Le catholique, au contraire, admet et respecte le dogme; qu'il regarde comme au-dessus et en dehors

de lui. La pire de toutes les opinions, c'est donc l'opinion religieuse; c'est tout ce qu'il y a de plus instable au monde.

Sans société et sans dogme, le Protestantisme a-t-il du moins un sacerdoce?—Ah! le prêtre catholique monte à l'autel pour immoler la victime sans tache; mais ils ont détruit, eux réformateurs, le prêtre, l'autel et le sacrifice! la confession, cette arène de la confiance de l'âme à l'âme, ils l'ont anéantie: le célibat, cet état d'abnégation, où l'homme sans femme et sans enfans, se dévoue librement à la grande famille de l'humanité, ils n'en ont point voulu; ils l'ont flétri, parce qu'ils ne se sont pas sentis capables d'en porter le poids! Mais y a-t-il une gloire qui soit sans un fardeau et sans un combat?—Voyez leurs essais, au loin, dans les missions: ils se sont montrés là dépouillés de tout ce qui peut inspirer aux peuples de la confiance et de l'amour. Ils n'ont plus pour eux que leur opposition à l'église catholique, et c'est encore nous qui les soutenons en leur donnant une ombre d'existence!—Il y a dans l'agonie d'une religion aussi bien que dans celle d'un individu, un dernier jet, comme une dernière hardiesse de la vie: eh bien! qu'ont fait, de nos jours, les protestants, qu'ont-ils tenté à Jérusalem?—Ah! ils ont envoyé sur le tombeau de Jésus-Christ... un évêque marié!...

Ont-ils évité le gouffre du rationalisme? jamais il n'y a eu autant de rationalistes que depuis 300 ans... N'est-ce pas en Angleterre et en Allemagne, à Londres comme à Berlin, que nos adversaires vont emprunter des armes, contre nous? Voilà donc deux pays protestans, qui, au lieu d'éteindre le rationalisme, en sont eux-mêmes les foyers.

Qu'ont-ils produit, en fait de liberté politique? ici, nous n'insisterons pas; il y a des plaies qu'il faut voiler aux regards. En proie à deux impulsions contraires, l'Europe accomplit un douloureux travail entre l'anarchie et le despotisme sans bornes; et ce lamentable état, il vient de ceux qui ont sapé l'élément de l'autorité. Malheur à vous qui avez anéanti le médiateur naturel entre les rois et les peuples! car, lorsque petits et grands, riches et pauvres se sont trouvés face à face, alors de tristes choses se sont passées. L'histoire dit tout cela, et, par respect pour les maux du monde, je consens à m'en taire.

Or, Luther vit ce lugubre spectacle se dérouler sous ses yeux; la tristesse le gagna, l'amertume empoisonna ses derniers jours, il tomba dans une profonde mélancolie où il s'éteignit, fatigué de lui-même et des autres. Alors ce n'était plus ce fougueux jeune homme qui lançait la menace ou le défi à ses antagonistes avec une éloquence à la fois triviale et sublime; ce n'était plus le sectaire superbe qui pouvait redire à son tour l'imprécation de Camille:

Rome, l'unique objet de mon ressentiment,  
Rome enfin que je hais!.....  
Puisé-je, de mes yeux, y voir tomber la foudre,  
Voir ses maisons en cendre, et ses lauriers en poudre.  
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,  
Moi seul en être cause, et mourir de plaisir!

Mais il ne mourait pas de plaisir; il mourait comme le vieux Marius, sans remords, il est vrai, mais parce qu'il ne pouvait plus même connaître le remords. Le chagrin et la détresse l'avaient miné; il y a une misère extérieure qui est le châtimeut visible de la misère intérieure.

Par suite de cette catastrophe, la plus grande qui ait jamais éclaté, il se fait dans le monde un mouvement de décomposition et un mouvement parallèle de reconstruction. Ce dernier aura-t-il le dessus? Nous n'en savons rien; mais nous vous convions à y travailler généralement. C'est quand le feu a été mis dans les fondemens du temple et du trône qu'il est beau de se dévouer. Alors l'imminence du péril stimule et centuple les courages: c'est l'époque des grands hommes et des grands cœurs, et il y en a parmi vous! Ah! donnez votre pierre à ceux qui travaillent; unissez vos mains à toutes ces mains amies, à tous ces hommes forts et patients qui reconstruisent laborieusement l'édifice à la sueur de leurs fronts! *L'Espérance.*

## NECROLOGIE.

Nous reproduisons du *Canadien*, à la demande de son auteur, la communication suivante:

La paroisse de St. Gervais et le pays en entier ont à pleurer la mort d'un bon prêtre et d'un bon citoyen. Déjà mille et mille voix se sont élevées pour déplorer une perte si sensible: à nous de dire ce que fut Messire MICHEL DUFRESNE. La tâche est peut-être au-dessus de nos forces, autant qu'elle est hardie; mais nous ne pouvons nous refuser le plaisir d'exprimer notre admiration pour ce vénérable prêtre, et si notre notice n'est pas marquée au coin de la stricte érudition, elle aura toujours pour appui le sentiment et la reconnaissance qui plaideront en sa faveur.

Déjà les journaux ont annoncé le fatal accident qui a privé la paroisse de Saint Gervais d'un pasteur fidèle autant que zélé, et le pays d'un de ses plus beaux ornemens.

Avant d'entrer dans la faible esquisse que nous voulons donner de l'homme dont nous déplorons aujourd'hui la perte, qu'il nous soit permis de rendre compte du sentiment qui a animé toute la paroisse et les paroisses voisines, alors qu'il s'agissait de rendre aux restes de cet homme vertueux, les hommages dus à son mérite. Dès la nouvelle du sinistre une foule immense s'était transportée sur les lieux qui venaient de ravir à la paroisse celui qu'elle chérissait et qu'elle entourait de son amour. La tristesse, nous dirions, le désespoir peints sur toutes les figures, proclamaient la perte que nous venions de faire; perte irréparable, vide immense et qu'on ne verra peut-être

jamais se combler. Chacun se faisait un devoir religieux d'arracher aux eaux la victime qu'elles avaient détruite : ce ne fut cependant que vingt heures après l'accident que nous pûmes l'en retirer. Ah ! combien était grande la douleur de ce peuple qui revoyait sans vie celui qui en avait fait goûter les délices et par ses conseils et par sa charité ! Plus de cinq cents personnes entouraient le corps à la sortie des eaux, et chacune d'elles disputait aux autres l'honneur de le transporter au presbytère du lieu. Rendu là, on procéda à le changer, à le revêtir de ses habits sacerdotaux et à l'exposer pour satisfaire aux désirs pressés d'une foule immense qui encombra le presbytère, afin de contempler pour la dernière fois l'homme de bien que la mort venait de lui enlever. Depuis ce moment jusqu'à celui de l'enterrement, qui eut lieu le lundi, cette foule ne fit que s'accroître ; et c'est avec peine que les personnes de la maison purent l'éloigner, alors que, devenant trop compacte pour la grandeur de l'appartement, elle menaçait de l'écraser. Lundi, le premier jour de mai, fut le jour fixé pour les funérailles. Il était beau et triste en même temps de voir le nombreux concours qui se pressait sur la voie publique pour assister à cette triste et lugubre cérémonie.

Toutes les paroisses voisines avaient fourni leur contingent de sympathie, l'église pouvait à peine contenir l'immense foule qui l'encombra. Le service funéraire fut chanté par Messire Beaubien, Curé de St. Thomas. Quatorze prêtres assistaient à cette triste solennité. Plusieurs messieurs chantaient en musique la messe et un cantique adapté à la circonstance. Tout fut exécuté avec une sombre et décente mélodie, malgré l'alterité qui fut donnée sur ce qu'un des jubés menaçait de s'écraser, et qui pour le moment donna l'épouvante aux personnes qui se trouvaient placées en bas. Après le service on procéda à la descente du corps dans sa dernière demeure qu'on avait préparée sous le chœur du côté de l'évangile ; et ce fut avec une extrême et pénible surprise que les assistants qui s'attendaient à entendre prononcer l'éloge de leur bien-aimé pasteur, de celui qu'ils avaient su si bien apprécier, le virent descendre sans qu'aucun des prêtres présents daignât élever la voix pour proclamer les bienfaits d'une vie consacrée tout entière au bonheur moral et physique de ses concitoyens, et que ses confrères doivent se faire un devoir d'imiter. Il y avait là pourtant quelqu'un qui aurait pu faire l'éloge du défunt, alors que le clergé était sorti du chœur, s'il n'eût pas craint de blesser les usages reçus et de manquer de respect à la décision qui semblaient avoir prise les prêtres présents de ne le point faire. (a)

Après ce court exposé des détails qui ont accompagné les derniers jours de celui que nous pleurons, nous allons relater les faits principaux qui ont signalé sa vie.

Michel Dufresne naquit dans la cité de Montréal en mil-sept-quatre-vingt-onze, de parents d'une condition humble, mais aisés. Louis Dufresne, son père, exerçait dans cette ville la profession de négociant ; il était généralement estimé et respecté par tous ceux qui avaient occasion de l'employer. Sa mère, Marie Arbour, était considérée comme une vertueuse et bonne femme par toutes ses connaissances. Dès son bas âge, ses parents et leurs amis prenaient plaisir à remarquer les heureuses dispositions de ce jeune enfant, qui, malgré sa faible constitution, devait être un jour un ornement pour le clergé canadien, un citoyen modèle, un homme enfin qui semblait né pour la régénération de son pays : de ce pauvre Canada qu'il aimait tant, qu'il travaillait avec tant d'ardeur à rendre heureux, et lui inspirait, par son exemple et ses nombreux écrits, le goût de cette science qui seule pourra le tirer de la fausse position où il est engagé, je veux parler de l'agriculture, cette science si digne de l'homme libre ! On nous pardonnera sans doute cette digression qui devait venir plus tard, mais il ne nous est pas toujours possible de caser nos idées suivant la stricte méthode des événements.

Après avoir fréquenté les écoles primaires, il entra jeune encore au Séminaire de Montréal, où il termina son cours. Il sut toujours se faire distinguer par le bon vouloir qu'il avait de s'instruire. Malgré les dispositions naturelles d'un tempérament qui le prédisposait à se raidir contre le joug de l'obéissance, et cette belle douceur qui fut plus tard une de ses vertus, il sut se plier aux exigences de sa position et maîtriser ce que la nature avait en lui de défectueux. Il fit des études assez brillantes dont il ne cessa jamais d'utiliser les fruits pour le bien-être de tous. Son cours fini, il embrassa l'état ecclésiastique, et commença dès lors à acquérir ces vertus précieuses du prêtre zélé et infatigable. La régence d'une classe, dont il fut chargé étant ecclésiastique, donna la mesure de son talent à enseigner, par la satisfaction de ceux qui étudièrent sous lui et par les progrès qu'ils firent sous sa conduite.

En 1814 il reçut les saints ordres de la prêtrise de Monseigneur Joseph Octave Plessis, évêque de Québec. Il servit ensuite quatre ans comme vicaire à la cure de Québec, où il sut se faire chérir de tous ses supérieurs, et tous ceux qu'il administra. Plus tard il fut nommé chapelain de la Congrégation et en même temps curé de Ste. Foye. Nous ne pouvons donner des détails sur l'administration de ce double office, mais nous pouvons dire qu'il mérita là comme ailleurs, l'approbation générale des personnes dont il était chargé de diriger les âmes. Le zèle et les talents de ce bon prêtre, bien

connus de ses supérieurs, nécessitaient, dans l'intérêt général, une mission plus élevée et plus étendue que celle qu'il avait servie jusqu'alors : c'est pourquoi il fut nommé à la cure de Saint-Nicolas, où les habitants, quoiqu'ils déjà bien disposés par ses prédécesseurs, avaient cependant besoin de la mâle et énergique éloquence de M. Dufresne pour entrer tout de bon dans cette voie de régénération qu'il a été le premier à ouvrir en Canada et dans laquelle aucun autre n'avait encore eu le courage d'entrer : tant étaient grandes les difficultés qui s'opposaient à cette œuvre ; tant fallait de courage pour essayer d'abattre un vice qui avait malheureusement jeté de trop profondes racines dans le cœur des Canadiens : nous voulons parler de la tempérance ; œuvre grande, œuvre sublime et dont le succès ne demandait rien moins que le courage invincible et la persévérance toute chrétienne du clergé canadien en général et de M. Dufresne en particulier. Dire tout le labeur, tous les soins, toutes les peines qu'il se donna pour rendre prospère et heureuse une paroisse dont la pauvreté et le malaise étaient devenus proverbiales dans le pays, serait une tâche pour nous aussi longue que difficile. Nous laissons à la population de cette paroisse le plaisir de proclamer les bienfaits dont elle lui est redevable. Nous avons tant à dire sur les dernières années de son brillant ministère, que nous craignons de trop nous étendre sur des faits que la distance des lieux nous empêche de connaître particulièrement. Nous aurions dû mentionner cependant qu'il desservit St. Nicolas l'espace de seize ans, et que pendant dix ans il desservait en même temps Saint-Giles et Saint-Sylvestre ; et les heureux habitants de ces dernières paroisses surtout se rappelleront long-temps toute la sollicitude qu'il mit à pourvoir à leurs besoins spirituels et temporels. Les sacrifices qu'il fit et les soins qu'il donna pour l'érection des chapelles de ces paroisses respectives, témoignent hautement de son zèle et de sa charité pour la propagation de cette religion qu'il savait si bien enseigner. Nous laissons de même aux habitants de ces paroisses la tâche de dire quels furent ses fatigues, et son zèle à les supporter, pour faire la desserte de ses nombreuses ouailles dispersées sur une étendue de plus de vingt-deux lieues, qu'il était obligé de parcourir la moitié du temps à pied, et souvent exposé à toutes les intempéries des saisons les plus rigoureuses, n'ayant le plus souvent qu'une pauvre chaumière pour s'abriter. De si longs et pénibles travaux étaient la joie de son âme, il y ajoutait encore la plus grande partie de ses revenus ; car sa bourse, comme son cœur, fut toujours ouverte aux malheureux. Il avait fait assez de bien dans cette paroisse ; il avait débranché la vigne du Seigneur des ronces qui en retardaient l'heureuse croissance ; il en avait enfin régénéré l'âme, en lui donnant une nouvelle vie et les moyens de la conserver, quand ses supérieurs, toujours charitablement inquiets sur le sort des nécessiteux, crurent que son ministère devait s'exercer ailleurs. Il fut donc rappelé de cette paroisse où les habitants conservent encore aujourd'hui le doux et consolant souvenir de ses vertueux bienfaits. Saint-Gervais devait sentir, à son tour, les heureux effets de la prédication du zélé apôtre ; lui aussi devait en quelque sorte être régénéré ; et pour qui connaissait et le prêtre et la paroisse il sera facile de concevoir toute la sagesse qui a présidé à la nomination de M. Dufresne comme directeur de cette nombreuse partie de nos frères.

Il prit possession de la cure de St.-Gervais à la Saint-Michel en 1838. Après avoir fait la connaissance nécessaire avec les principaux habitants des différentes parties de sa nouvelle paroisse, il s'occupa de suite de l'éducation qui était moins que prospère, malgré le bon vouloir qu'avait montré son vénérable prédécesseur, messire Pâquet, pour la rendre plus générale. Messire Dufresne avait un plan d'instruction publique et élémentaire qu'il avait mûrement et sagement coordonné. Ses notions étaient, pour ainsi dire, neuves sur l'enseignement qu'il voulait rendre facile et utile pour tous. Il a laissé de nombreux écrits sur ce sujet, nous regrettons que l'espace que nous nous sommes prescrit dans cette notice ne nous permette pas d'en dire quelque chose ; nous pouvons dire seulement que la classe agricole du pays était l'objet particulier de sa sollicitude, parce qu'il savait toute l'importance qui s'y rattache, par rapport à la prospérité et au bien-être d'une nation. Les écoles, à son arrivée étaient peu nombreuses et assez mal conduites ; il s'attacha à les rendre meilleures et plus en harmonie avec le genre d'éducation que doit recevoir cette partie de nos concitoyens. Il en augmenta le nombre à seize, et au moment où il nous fut enlevé, toutes ces écoles produisaient des fruits salutaires, dont les effets se font sentir tous les jours. Il les surveillait toutes avec le zèle et l'amour d'un père, il présidait aux examens de chacune d'elles, et nous qui avons eu le plaisir d'assister à quelques-unes de ces cérémonies, où la jeunesse, pépinière d'enfants qui un jour sera appelée aux devoirs de bons citoyens, se montra digne des peines que le bon curé se donnait pour instruction morale et religieuse. La joie qui se peignait sur le visage de son ami de l'éducation, nous disait assez qu'il était amplement payé de son labeur en faveur d'une cause si honorable pour le pays, qui avait soif de s'instruire, et de jeter à la face de ses ennemis un démenti formel à l'accusation d'indifférence, si mensongèrement portée contre la masse de ses habitants. Nous ne pouvons mieux faire ce nous semble, que d'extraire de son testament quelques paragraphes relatifs à l'éducation et à l'agriculture. Nous citons textuellement. Après avoir fait certaines dispositions pour l'avancement des écoles, il continue ainsi : " Je dois déclarer mon intention quant à la manière d'employer cet argent et diriger les écoles. 1<sup>o</sup> J'entends que ce soit pour les écoles catholiques de la paroisse, car autrement je voudrais que la moitié de ces bons restants retournât à mes frères et sœurs, et l'autre moitié fût distribuée par parties égales entre les collèges de Nicolet et de Ste. Anne de la Pociatière. 2<sup>o</sup> Je voudrais que monsieur le curé d'alors

(a) La censure que les auteurs de la notice font des prêtres présents, pour n'avoir pas daigné élever la voix en cette occasion, est imméritée, pour ne rien dire de plus ; ces prêtres se sont conformés à l'usage du diocèse. Quant aux laïcs présents, qui au défaut du clergé auraient pu faire l'éloge du défunt, ils ont bien fait de respecter la décision de ses confrères et de suivre leur exemple, en ne blessant pas l'usage reçu. On a étrangement abusé en France de l'usage contraire, et aujourd'hui les hommes les plus éminents ordonnent, par des clauses formelles de leurs testaments, qu'il ne soit pas prononcé d'éloge sur leur tombe.

et les marguilliers de cette paroisse, appliquassent ces fonds si c'était possible, et s'ils en valaient la peine, à établir une bonne école d'agriculture, persuadé comme je le suis que cette science est la dernière nécessité pour le pays. On pourrait demander pourquoi le curé de St. Gervais, en supposant qu'il laissât quelque chose qui en valût la peine, c'est à dire des biens meubles et immeubles assez considérables, pourquoi, dis-je, ce curé préfère les écoles de sa paroisse, surtout une école d'agriculture, aux beaux établissemens de Nicolet, de Ste. Anne et autres? Là-dessus je répondrai que ma franche conviction est que le pays est placé dans une position très fautive, sous différents rapports, et surtout sous celui de l'éducation. On a voulu imprudemment singer les hautes institutions des vieux pays, des pays riches, ces séminaires, ces académies, ces universités où s'instruisait la jeune noblesse et la bourgeoisie orgueilleuse. Avec un peu de réflexion il est facile de voir que la vraie prospérité du pays a été retardée par nos premières maisons d'éducation (b); nos terres sont abandonnées et occupées par des étrangers; nos jeunes gens instruits se jettent dans les professions qui à peine leur donnent à tous du pain. Ils languissent dans la misère, manquant d'industrie, incapables d'apercevoir par eux-mêmes le précipice où ils vont se plonger pour la plupart, et laissent de côté cette occupation si belle, si digne de l'homme libre, si amie des vraies richesses spirituelles et temporelles, cette agriculture le principal des avantages solides, la base du bonheur des états, infiniment préférable à ce commerce ruineux des bonnes mœurs; ce commerce qui ne doit s'appuyer que sur le surplus des productions de la culture d'un pays.

Il est clair qu'un peuple qui n'a pas ce surplus, qui même n'en a pas assez pour se nourrir et se vêtir, ne peut pas commercer, ou bien qu'il le fera à sa perte. Or tout le monde conviendra que c'est précisément le cas avec notre province américaine, avec le Canada. J'en dirai autant des établissemens des Dames Religieuses que je ne trouve pas à portée des circonstances actuelles de notre pauvre pays.

J'arrête ici mes réflexions que je pourrais étendre davantage; elles ne plairont pas sans doute à tout le monde, mais j'ai cru de mon devoir de les exposer, au risque d'être regardé ou comme téméraire, ou comme orgueilleux, ou comme on voudra.

Persuadé qu'il était que l'agriculture est la plus noble comme la plus nécessaire des occupations, il s'efforçait constamment de disséminer parmi les habitans les nombreuses connaissances qu'il avait acquises sur cet art important. A part de ce qu'il pouvait en dire dans le cours de ses prédications, quand le sujet le permettait, il se faisait un plaisir de donner dans les différentes concessions des veillées employées exclusivement à l'avancement des habitans, qui ici, comme dans bien d'autres parties du pays, sont encore bien en arrière du système moderne d'agriculture. Après les avoir ainsi préparés, il établit dans le mois de juillet 1842 une société d'agriculture qui avait ses assemblées régulières qu'il présidait toujours. C'est là qu'il prêchait la nécessité d'abandonner en partie l'ancienne routine de culture, en démontrant la supériorité du nouveau système que l'expérience étayée de nombreux succès a fait prévaloir partout où l'on a eu le courage de l'essayer. Déjà cette société avait eu d'assez heureux résultats, et c'est là encore une perte irréparable que celle de ce brave agronome pour la paroisse. Espérons cependant que l'exemple qu'il a donné ne sera point perdu pour les habitans, qui continueront sans doute une œuvre si propre à les rendre prospères. Ami qu'il était de son pays, il avait compris depuis longtemps que le luxe le rongait au cœur; il ne cessa de dénoncer les conséquences fatales qui en sont toujours le résultat dans toutes les sociétés où l'on a la folie de le répandre, non seulement sous le rapport moral, mais encore nuisible au bien-être du pays. Il avait compris toutes les conséquences qui découlent d'un vice qui, une fois enraciné, ne porte que malheur et destruction. Nous qui avons eu l'avantage de puiser dans ses nombreuses conversations, ses saintes idées sur des faits qui intéressent si vivement notre chère patrie, il nous semble encore l'entendre aujourd'hui énoncer toute sa pensée sur les malheureux écarts de nos frères: non seulement il considérait le luxe effréné que nous affichons avec tant de folie sous le rapport de la religion, mais encore sous celui de notre prospérité commune. Il pleurait sur la démoralisation de notre société, il gémissait sur l'agonie morale, et fort de l'expérience et de l'histoire il prévoyait notre décadence

(b) Quelle que soit notre admiration pour le zèle patriotique de M. Dufresne, et quel que respect que nous ayons pour sa mémoire, nous croyons devoir réclamer contre le jugement qu'il porte ici sur nos premières maisons d'éducation. Il se peut que l'enseignement supérieur soit trop multiplié, à proportion de l'instruction élémentaire; mais il ne faut pas accuser les maisons où l'on donne cet enseignement d'avoir retardé la prospérité du pays, et les rendre responsables de ses malheurs.—Est-ce la faute de nos collèges si le pays n'offre pas aux jeunes gens instruits d'autres ressources que les professions libérales, si nous n'avons pas d'armée, de marine, de professeurs ou d'autres emplois publics où ils trouvent à se placer; pas de manufactures, de grandes exploitations exigeant de la science, ou des capitaux pour les entreprendre; si les terres sont abandonnées et occupées, comme il le dit, par des étrangers, tandis que nos jeunes gens, manquant d'industrie, languissent dans la misère? Non assurément. Ces maisons remplissent dignement leur mission, qui n'est pas d'enseigner l'agriculture et les arts industriels. Si le pays est arriéré sous ce rapport, il faut s'en prendre plutôt au manque d'écoles d'agriculture, et surtout au défaut d'encouragement de l'instruction élémentaire. Parce que cette instruction n'est pas aussi répandue qu'elle devrait l'être, nos collèges, d'où il est sorti tant d'hommes qui font honneur au pays, entr'autres M. Dufresne lui-même doivent-ils, peuvent-ils renoncer à l'enseignement qui leur est propre, pour y substituer des cours d'agriculture et d'industrie? Assurément non. Le jugement de M. Dufresne sur les établissemens des dames religieuses nous paraît également injuste.

(Note du rédacteur du Canadien.)

comme peuple. Il disait souvent que du luxe au crime il n'y a qu'un pas, qu'une nation morale, active, industrieuse comme est la nôtre, devait avoir de vigilantes sentinelles pour l'empêcher de tomber dans les embûches que lui tend sans cesse le vieux monde qui nous a déjà fait tant de mal. En effet le luxe ne porte-t-il pas ses fruits destructeurs? Combien de familles dépossédées et qui se courbent honteusement sous la nécessité d'aller frapper au seuil de leurs frères pour recevoir la pitance du pauvre, quand sans le luxe et les vices qui en sont naturellement le résultat, elles auraient conservé leur patrimoine, et comme leurs pères, l'auraient transmis à leurs enfans. Nous pourrions nous étendre bien longuement sur ce sujet, nous pourrions relater toute la pensée de l'ami que nous pleurons, si le cadre de cette notice le permettait. Au reste il faudrait faire des volumes pour bien rendre tout ce que ce bon Canadien sentait, et nous n'avons ni le talent ni assez de mémoire pour en faire l'histoire. Doué d'une perspicacité heureuse, il savait prendre son temps pour attaquer les travers de notre société; il voyait avec chagrin que la paroisse faisait des progrès désolans vers le luxe, il voyait la pauvreté planer sur nos familles, les champs stériles, les forêts invitant la hache du cultivateur, l'agriculture languissante; il résolut donc de combattre par l'exemple et la prédication ce chancre destructeur. Il établit en conséquence, en 1842, une société contre le luxe. Lors de son décès, cette société compta déjà un bon et respectable nombre de sociétaires, qui à l'exemple du bon curé, qui lui, ne portait que des soutanes du pays, se faisaient un plaisir de mettre de côté les colifichets de la vieille Europe, pour ne se parer que des étoffes du pays. Nos demoiselles canadiennes, si bien partagées par la providence de tous les dons de l'esprit et de l'amabilité sociale, gagneront beaucoup aux yeux des véritables patriotes, en suivant le bon exemple de celles qui déjà, en dépit du préjugé et de la mode, se sont fait un devoir national de se vêtir des productions du pays. Honneur à elles et à toutes celles qui comprendront toute l'importance d'une telle démarche. Ce brave citoyen, toujours désireux de rendre ses ouailles meilleures, avait aussi établi une société contre la danse, et le bon sens de nos concitoyens, ne tarda pas à comprendre toute la nécessité de se joindre à cette société. Elle compte de nombreux adeptes, qui ne regrettent pas d'avoir abandonné l'occasion de donner ce que St. François-de-Salles appelait le spectacle des plaisirs de l'esprit.

Cet excellent prêtre avait une dévotion toute particulière pour la Ste. Vierge aussi ne manqua-t-il jamais l'occasion de l'honorer et d'engager ses paroissiens à lui consacrer un culte tout d'amour. Il s'empressa d'établir dans la paroisse l'Archiconfrérie qui compte maintenant la presque totalité de ses habitans pour membres. Il ne nous est pas permis à nous pauvres mortels de dire tout le bien qu'a déjà produit cette belle et sainte association. La mère de tant de malheureux pécheurs qui l'implorent tous les jours connaît seule tous les heureux fruits qu'elle produit. Nous ne finissons pas s'il nous fallait énumérer toutes les œuvres de bien du zèle apôtre. On aurait du cependant consigner ici toute la part qu'il prit à établir la société de tempérance, et les succès qui ont couronné les peines et les soins qu'il prodigua à cette importante institution. Il fut le premier dans le pays qui se mit à prêcher cette œuvre de régénération, et malgré les préjugés et la force d'une habitude que le temps avait consacrée, il ne recula devant aucun sacrifice pour déraciner chez le peuple un vice qui était sa honte comme sa ruine. Cette paroisse qui autrefois pullulait de pauvres et d'ivrognes, a depuis l'établissement de cette société pris une nouvelle face, et nous pouvons dire sans crainte d'être démentis que la sobriété de ses habitans est remarquable. Aussi sa prospérité et son bien-être sont plus sensibles. Puissent-ils toujours se rappeler les bons conseils de celui qu'ils regrettent tant et marcher bravement dans la voie de salut religieux et politique qui leur a frayée, et de beaux jours leur sont promis ainsi qu'à leurs enfans.

Nous terminerons cette notice; déjà nous craignons d'en avoir écrit trop long, sans avoir atteint le but que nous nous proposons; celui de mettre devant les yeux du pays les faits vertueux et patriotiques du défunt. Nous n'aurions jamais osé entreprendre cette tâche que nous considérons au-dessus de notre talent; mais après une attente de près d'un mois de voir sortir de mains plus habiles ce que le pays et les amis de feu Messire Dufresne attendaient avec impatience, nous avons cru ne pas devoir reculer et nous livrons au public ce qui précède avec toute la confiance que nous donne le motif qui nous l'a fait entreprendre.

A. O. L. ET G. T.

St. Gervais, 31 mai 1843.

#### BULLETIN.

Bazar.—Bénédiction des cloches.—Troubles de Beauharnais.—O'Connell et les Irlandais d'Amérique.—Mariage du Prince de Joinville.

Nous avons à annoncer aujourd'hui une bonne nouvelle et une bonne œuvre. Les charitables Dames de cette ville ouvriront un Bazar mardi prochain, 20 du courant. On nous avait fait craindre que cette œuvre ne pût se renouveler cette année; mais nos Dames de Charité n'ont pas calculé les fatigues, les embarras, les dépenses; dans leur pieuse spéculation elles n'ont pas craint même la pénurie des tems et la pauvreté devenue si générale. Nous les en félicitons sincèrement; car en cela elles ont mieux prouvé leur foi vive en la providence. Ce ne sont pas en effet les richesses temporelles qui sont ordinairement le succès des entreprises de ce genre; ce n'est

pas dans les tems de plus grande prospérité que les pauvres sont mieux et plus abondamment secourus : les heureux du monde oublient si aisément ceux qui ne le sont pas ! Ce fut souvent dans les tems de misère et de détresse, lorsque les besoins et la pauvreté ne pouvant plus se dissimuler apparaissent dans leur nudité à tous les yeux, que les aumônes, les asiles, les secours de tout genre se multiplièrent, que la charité se fit davantage sentir et se montra plus parfaite. Ces Dames ont donc fait preuve aussi d'une admirable intelligence, en comprenant si bien la charité, en lui demandant sans défiance dans les jours de disette comme aux jours d'abondance, persuadées que son trésor ne s'épuise jamais. Nous ne doutons pas que le succès ne réponde à leur généreuse attente, la charité de nos concitoyens ne se démentira pas.

Le bazar se tiendra cette année dans les salons de M. Davis, rue St. Jacques. Ce monsieur s'est empressé de les préparer et de les mettre à la disposition des dames préposées à l'œuvre, et nous pouvons promettre dès à présent que les visiteurs y trouveront tout le confort et l'agrément qu'ils peuvent désirer. Le public y sera admis moyennant trente sous d'entrée, de deux heures à dix heures du soir. On nous a parlé de certains ouvrages qui sont autant de jolies merveilles pour le bon goût et la richesse, et qui sont dus au talent et au patient travail de plusieurs dames de cette ville. Nous ne voulons pas trahir les secrets d'une pieuse industrie en faisant connaître d'avance les ouvrages et le nom des habiles ouvrières. Le jour de l'inauguration sera aussi celui de la surprise et de l'admiration. Que les riches y apportent leur or : il y a des objets propres seulement aux grandes fortunes, et c'est une véritable et excellente spéculation que de se les procurer. Que les mères y conduisent leurs enfans, on n'a pas oublié les joujoux et les séduisantes bagatelles qui les rendent heureux à si peu de frais. Que tous les âges et toutes les conditions se trouvent à ce rendez-vous de la charité, il y a là du plaisir, et du plaisir pur pour tous ; il y a du bien à faire pour tous les bons cœurs ; il y a des marchandises pour tous les goûts et pour toutes les fortunes. Puis la pensée consolante qui vous accompagne au sortir de là, la pensée d'avoir secouru l'infirmes et l'indigent, d'avoir fait une bonne œuvre tout en s'amusant, ne mérite-t-elle pas qu'on la paie de quelque prix et de quelque sacrifice ? Oui, nous sommes assurés que nos charitables Dames verront le succès couronner leurs travaux ; et pour notre compte nous le leur souhaitons grand comme leur charité : elles en sont dignes.

La Bénédiction solennelle des dix cloches destinées à l'église paroissiale aura lieu le jour de la St. Pierre après midi. Nous ne doutons pas que cette splendide cérémonie, nous pourrions dire cette splendide fête n'attire un grand concours de fidèles ; car c'est pour cette ville presque un événement que ce grand nombre de cloches reçues et inaugurées à la fois. Le gros bourdon qui n'est pas encore arrivé aura plus tard sa solennité et sa bénédiction particulière. Alors cette ville possèdera l'assortiment de cloches le plus complet qui existe dans le nouveau monde.

Les travailleurs du canal de Beauharnais se sont coalisés contre les injustices dont ils se plaignent d'être victimes. De nouvelles troupes sont parties mardi de Laprairie pour se rendre en toute hâte sur le lieu des troubles. Les magistrats ordonnèrent de charger les attroupemens : 15 à 20 hommes furent tués sur la place ou poussés dans le fleuve où ils se noyèrent ; un grand nombre d'autres furent blessés. Nous apprécierons ces faits dans notre prochain No. ; car nous sommes sur la voie de renseignemens authentiques.

La nouvelle de la recrudescence agitative en Irlande a fait naître dans les Etats-Unis la plus vive sympathie. Les Irlandais surtout l'ont reçue avec acclamation ; et il est assuré qu'O'Connell a d'aussi chauds partisans de ses doctrines de ce côté de l'Océan qu'en Irlande. Des assemblées ont été convoquées par les Irlandais d'Amérique, dans lesquelles des discours en faveur du rappel furent prononcés, des souscriptions furent ouvertes, des encouragemens furent donnés pour le soutien et le triomphe de cette cause nationale. Ce que nous avons lu du profond retentissement qu'elle vient d'exciter dans les Etats-Unis, nous a fait croire que l'on regardait les hostilités entre l'Angleterre et l'Irlande comme prochaines ; ce qui s'accorde peu avec les nouvelles mieux examinées, les discours des acteurs principaux de ce drame politique, et le dire de plusieurs journaux. Il semble aujourd'hui que l'intention prêtée à O'Connell de pousser l'agitation jusqu'à une prise d'armes générale serait

une calomnie, et que le grand agitateur serait, au demeurant le sujet le plus soumis et le plus pacifique du monde. On veut qu'il soit bien notoire et bien établi qu'il ne soulèvera point de révolte, qu'ils se disperseront lui et ses Irlandais, qu'ils se soumettront, si la police et les soldats anglais viennent leur en faire la sommation, et que tant qu'il vivra il n'y aura pas d'agression ni de résistance à main armée. C'est là assurément un caractère pacifique et modéré s'il en fut. Et nous ne sommes nullement surpris que l'opinion publique aux Etats-Unis, ait jugé d'abord O'Connell bien différemment de ce qu'on le représente aujourd'hui. Si O'Connell, malgré la persévérance de toute sa vie à poursuivre le rappel, malgré ses assemblées et ses discours qu'on traite d'incendiatoires au parlement et dans les journaux, est d'une si bénigne nature que de se retirer et de se taire à la sommation d'un commissaire de police envoyé par Robert Peel, nous ne comprenons plus ni ses efforts redoublés pour soulever les esprits en Irlande, ni les souscriptions faites dans toutes les contrées pour appuyer son parti, ni les menaces et les injures jetées aux ministres, ni cette concentration de troupes en Irlande, ni cette promesse d'une armée de 30-milles hommes promise par les Irlandais de New-York, ni la liaison qui doit se trouver entre ses actes, ses projets et ses paroles. S'il doit empêcher l'Irlande de se soulever et de relever le gant que peut lui jeter l'Angleterre, si elle ne doit faire d'efforts qu'en paroles et en protestations pour conquérir sa liberté ; il y a plusieurs siècles déjà qu'elle s'agit sous la main qui l'étreint, et nous ne pensons pas que ses lamentations ou ses cris de rage émeuvent beaucoup ses ennemis, et les portent à lui accorder une liberté redoutable et qu'ils ne céderont certes qu'à la force. Ainsi dans cette hypothèse, et on nous la donne aujourd'hui pour la réalité, toutes ces manifestations, tous ces discours, tout ce bruit d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique nous semblent des conséquences et des menées dangereuses. Si O'Connell ne veut pas de révolution il devrait éviter de le faire croire, car sa conduite récente a d'abord universellement persuadé qu'il était à la veille d'une prise d'armes générale, et il n'a fallu rien moins que ses protestations d'obéissance et de soumission aux ordres de l'autorité britannique pour donner un autre sens à ses paroles. Nous aimons mieux qu'il en soit ainsi qu'on l'assure ; cependant nous ne pouvons encore nous résoudre à regarder l'agitation nouvelle comme aussi innocente aux yeux du gouvernement qu'on veut nous le persuader, et il y a bien des gens qui partagent notre manière de voir. Attendons que les événemens nous expliquent ce que veut le véritable, le seul maître de l'Irlande, jusqu'où il a dessein d'aller, et à quel point il s'arrêtera ou pourra s'arrêter.

Des nouvelles reçues du Brésil jusqu'au 24 avril annoncent la conclusion des préliminaires du mariage du Prince de Joinville et de la princesse Françoise Carolina, sœur de l'empereur du Brésil. Le mariage dut avoir lieu avec une grande pompe le 3 ou le 4 mai. Au dire des journaux la nouvelle de cette union avait été accueillie avec enthousiasme par toute la population brésilienne. Elle nous paraît à nous de tout point convenable pour la France et pour le jeune prince, cet intrépide marin qui aura ajouté des liens de famille à ceux que ses explorations et ses faits d'armes avaient déjà formés entre lui et le nouveau monde.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

—L'évêque de Digne, Mgr. Sibour, est de retour de son voyage à Rome. Il y a participé aux cérémonies de la semaine sainte et de Pâques, dans le poste d'honneur que lui a conféré le Saint Père, celui d'assistant au trône pontifical. Il revient dit-on, pénétré de la bienveillance toute expansive, toute paternelle de Grégoire XVI pour l'épiscopat français, et en a reçu des témoignages personnels dont l'aimable empressement de Sa Sainteté a doublé le prix.

—A Marseille, la procession de la Vierge-du-Rosaire, qui a eu lieu le 30 avril, a été fort belle, et, sur toute la longueur de son parcours, il y avait foule nombreuse de fidèles, malgré le mauvais tems. Plusieurs rues étaient élégamment pavoisées ; on a remarqué surtout la halle Charles de Lacroix, toute guirlandée de verdure avec de blanches draperies. Les dames de la halle, bien connues par la générosité de leur zèle religieux, ont offert à la Vierge des pendans en brillans et un cœur en argent. Une couronne royale a été également offerte par les notables du même quartier.

ANGLETERRE.

—On sait que les protestans d'Angleterre montrent, en ce moment, une recrudescence de fanatisme. M. Edouard Dolton, secrétaire de l'association protestante d'Exeter Hall, a expédié des circulaires demandant des signatures pour trois pétitions. Ces pétitions veulent que le parlement sup-

primé tous les secours publics au collège papiste de Maynooth, qu'il exclue les papistes du parlement et discontinu l'allocation nationale en Irlande. L'enveloppe portée ce timbre significatif: *Le jour est venu!*

Plusieurs nouveaux catholiques ont fait, il y a quelques tems, leur première communion dans la chapelle de Sainte-Hélène, près Portsmouth (Angleterre). Au nombre de ces néophytes se trouvait une jeune personne, Mlle. Alice Soufbut, d'Ormskirik, qui, en vertu du testament de son père, se trouve déshéritée pour avoir renoncé au protestantisme.

Le ministre anglican de Denny [Ecosse], qui, il y a six semaines à peine, signalait le culte rendu à la croix comme une infâme idolâtrie, a soudain changé d'opinion. Ses paroissiens ont été singulièrement surpris, en allant au service un dimanche, d'apercevoir une superbe croix qui s'élevait au fond du sanctuaire. Cette conversion imprévue est, dans la paroisse, le sujet de tous les entretiens.

## SUISSE.

Au moment où le protestantisme fait tous ses efforts pour gagner des prosélytes, l'*Abeille* annonce l'abjuration de Jean-Jacques Buhry, zwinglien, natif de Zurich. Ce qu'il y a de plus admirable dans cette conversion, c'est que ce jeune homme était, il y a neuf mois, un des plus chauds partisans de sa secte. Avec la hardiesse commune à beaucoup de sectaires, il ne faisait aucune difficulté de déclamer hautement contre nos saints dogmes, et même de blasphémer ce qu'il y a de plus sacré pour tout catholique, et ce, dans une paroisse où il y a tout au plus quatre à cinq protestants. Le dimanche 5 mars, il a renoncé en présence de toute la paroisse de Senthelm à ses erreurs, malgré toutes les difficultés que cherchaient à lui susciter ses coréligionnaires de Massevaux.

## Ami de la Religion.

A Genève, une association protestante, d'un fanatisme singulièrement arriéré, s'efforce d'enrôler des adhérents à un système d'exclusion complète des catholiques. Les membres s'engagent, assure-t-on, à n'employer aucun catholique comme domestique ou ouvrier, à ne rien acheter d'un catholique, etc. Mais on ne dit pas qu'ils promettent de ne rien vendre aux catholiques. Cette faculté est sans doute réservée avec celle de vendre le plus cher possible.

## SYRIE.

— On lit dans l'*Espérance* du 15 avril :

La dernière séance de la chambre des communes a été un instant distraite par une motion du Dr. Bowring, qui demandait une production de documents relatifs à l'installation d'un évêque protestant à Jérusalem. Nous avons appris, par ce discours, quelques détails assez curieux à ce sujet. Voici comment le *National* les résume :

Cet évêque, comme on sait, a eu fort peu de succès : évêque sans évêché, pasteur sans ouailles, prêchant sans auditeurs, c'est un effet sans cause. On pouvait le dédaigner, on s'en est moqué. L'évêque était parti de Londres avec sa femme et ses six enfants, et la caravane voyageait, comme on pense, aux frais du gouvernement britannique. Arrivé à Jérusalem, il cherche une église, un auditoire, des fidèles. Il rencontre sur ses pas une population ébahie qui s'écrie en le voyant : *« Uno vescovo ! »* Un évêque ! ! ! . . . Puis, à la vue de la femme : *« Oh ! oh ! una vescova ! »* Une évêchesse ! . . . Et, lorsque les petits ont apparu à leur tour, la foule a poussé une exclamation suivie d'un fou rire : *« Sanctissima Maria ! vescovina ! »* Sainte Marie, des évêchons ! . . .

Monseigneur Alexander, l'évêque anglican, goûta peu cette réception ; mais, il se persuada que, lorsqu'on aurait été témoin de ses vertus de famille, on lui rendrait toute sorte d'hommages. Hélas ! il entendait en sortant de chez lui des Européens impertinents qui, pour exploiter le préjugé du lieu, faisaient entendre à ses oreilles ce qui est là-bas une grosse injure : *« Fils de juif, retire toi ! »* Et, en effet, une publication fort répandue apprend aux habitants de la Palestine que le nouvel évêque anglais est né en Pologne, et qu'il descend directement d'un juif converti. Il n'en fallait pas tant pour rendre l'œuvre de monseigneur Alexander fort difficile. Mais, il avait le sentiment de sa mission, et il s'est dit : *« Puisqu'ils sont insensibles à ma Bible, à mes habits d'évêque, et à ma progéniture, j'appellerai l'éloquence à mon secours. »* Et il prêcha, non pas en un temple, mais en plein air. *« Parlez turc ! »* lui criaient les Musulmans. Alexander ne savait pas le turc. *« Parlez quelque langue orientale ! »* Il n'en savait pas davantage. *« Parlez grec, alors. »* Et, modeste comme Henriette, il a répondu :

— Excusez-moi, Messieurs, je ne sais pas le grec . . .

Cette population mêlée, qui se sert d'un méchant idiôme italien, criait à son tour : *« Parlate italiano ! »* Sur quoi monseigneur se mit à parler hébreu ; car il est très-fort sur l'hébreu. Et le public, alors, imaginant qu'il raille, lui jette des pierres.

Le Dr. Bowring s'est avisé de trouver que cette invention d'un évêque anglais à Jérusalem était une assez mauvaise plaisanterie, et il s'en est expliqué devant ses collègues. Mais, Robert Peel et Palmerston se sont trouvés d'accord cette fois pour défendre monseigneur Alexander de tout leur cœur. Il continuera donc de siéger à Jérusalem (\*), où la foule, pourra jouir à son aise de l'évêque, de l'évêchesse et des évêchons.

## AMÉRIQUE.

— Le nombre des catholiques dans l'île de la Trinité est de plus de 140,000 sous la direction de l'évêque d'Olympe, vicaire apostolique de l'île. En 1826, on n'y comptait que 12 prêtres. Le nombre en est à présent de 50, outre l'évêque, ce qui fait environ 3,000 âmes pour chaque prêtre. La mission entretient dans les séminaires d'Europe 24 élèves pour le sacerdoce, dont sept seront ordonnés prêtres cette année, tandis que les 17 autres continueront leurs études théologiques.

Une cathédrale magnifique a été érigée dans l'île ; elle a 210 pieds de longueur sur 120 pieds de largeur, et 80 pieds de hauteur. Sa construction a coûté environ 50,000 livres sterling (à peu près un million deux cent cinquante mille francs). Le gouvernement britannique a contribué pour 16,000 l. st. (400,000 fr.), et il a donné la permission de prendre dans ses

(\*) Il est à remarquer, que peu satisfait des sympathies qu'il excitait à Jérusalem, Mgr. Alexander a jugé à propos de se retirer momentanément à Beyrouth où il attend que le Divan l'autorise à faire bâtir un temple protestant dans la Ville-Sainte. D'après les dernières nouvelles, le sultan et ses conseillers paraissent peu disposés à accéder à la demande du révérend évêque. N. du Rédacteur de l'*Espérance*.

carrières, et ses forêts tous les matériaux et les bois nécessaires pour la construction de l'édifice.

Depuis 1828, on a construit dans l'île 18 nouvelles églises et 22 chapelles ; 6 autres chapelles sont maintenant en construction. Un beau collège pour l'éducation des garçons, et un couvent vaste et commode, dirigé par les Dames du Sacré-Cœur, pour l'éducation de jeunes demoiselles, ont aussi été construits. Le nombre des pensionnaires dans le couvent des religieuses est d'environ 250, et celui des garçons dans le collège est à peu près égal. Ceci est indépendamment d'un grand nombre d'écoles établies dans l'île pour l'éducation des enfants des pauvres.

## NOUVELLES POLITIQUES.

## CANADA.

*La St. Jean-Baptiste.*— On fait de grands préparatifs à Québec pour célébrer la fête nationale du pays ; on se propose d'y faire procession dans tous les principaux quartiers de la capitale et de chômer le jour patronal avec tout l'éclat et la pompe possibles. Nous applaudissons de toute notre âme au bel exemple donné par Québec, et nous espérons aussi que Montréal ne demeurera pas en arrière, mais que tout s'y fera à l'égal de ce que se propose sa doyenne cité. Nous remarquons qu'on y a reculé le dîner jusqu'au Lundi, et nous suggérerions à nos amis d'ici d'en faire autant. Samedi se trouvant un jour d'abstinence et de jeûne ; car il ne faut pas que *Jean-Baptiste* soit ainsi condamné au pain et l'eau en ressuscitant ; il a fait assez de ce métier là quand il était dans les donjons. Ce n'est pas que nous désirions qu'on répande à flots les liqueurs spiritueuses dans ce banquet, mais quelques douces libations de Bordeaux, de Moselle et de Sauterne ne feront que rafraîchir le poids de la journée et donner du ton aux airs nationaux qui y seront chantés et du piquant aux causeries canadiennes.

## Aurore.

*Canal Chambly.*— Le steamer *Quebec* est parti de St. Jean vendredi dernier chargé de lard pour la capitale ; c'est le premier vaisseau à vapeur qui soit encore passé par ce Canal ; il appartient à la compagnie de transport de Québec, c'est le même qui voyageait auparavant entre Montréal et Kingston.

## Idem.

— Le *Mercury* de Québec estime les différentes faillites qui ont eu lieu à Québec et à Montréal dans le cours de l'année à plus de cinq millions de dollars ! *« Go a head, Gentlemen ! »* Il y a d'honnêtes gens parmi, mais aussi une foule de singes aristocratiques qui n'ont guères failli en morgue et en insolence vis-à-vis du pays.

## Idem.

*KINGSTON.*— Il y eut lundi 12 juin, huit jours que la cérémonie de la pose de la première pierre de l'Hotel de Ville eut lieu à Kingston par les mains de Son Excellence au milieu d'un immense concours ; malheureusement un orage vint interrompre les plaisirs de la journée et empêcher les Dames d'assister à la cérémonie. Le soir, Sir Charles eut un grand dîner public où se trouvaient pas moins d'une centaine de gentilshommes. Ce fut un jour de fête pour les habitants de Kingston qui tâchent de donner à leur capitale en caricature autant d'attraits que possible pour faire oublier Montréal et Québec à Son Excellence.

## Idem.

## AUTRICHE.

— On écrit de Vienne (Autriche) :

« On vient de donner à Vienne, dans la grande salle des Redoutes, une fête musicale qui sera époque même dans un pays où l'on est habitué aux solennités de ce genre, et qui fait autant d'honneur au public éclairé de cette capitale, qu'au jeune compositeur qui a su attirer ce que la cour et la ville ont de plus distingué, et aux artistes qui lui ont prêté le secours de leurs talents. »

« Il s'agissait d'exécuter une messe composée pour le roi des Français par J. Geiger. Cent vingt voix, parmi lesquelles on comptait celles des plus célèbres chanteurs de l'Allemagne, ont fait retentir la vaste salle des accents les plus mélodieux et les plus sublimes. L'empereur, que l'on trouve partout où il y a du bien à faire et des encouragements mérités à donner, assistait avec sa cour à cette fête, et a témoigné plus d'une fois la satisfaction qu'il y a éprouvée. La recette, consacrée à l'érection d'un hôpital d'enfants, a suffi pour l'achat du terrain nécessaire. M. Geiger est l'auteur de plusieurs œuvres remarquables. Un public d'élite a applaudi, il y a 2 ans, les selons de M. Erard, une de ses compositions, qui a été trouvée aussi savante qu'originale. Son premier opéra *Wlusa*, exécuté avec le plus grand succès sur le théâtre de Vienne, ne demanderait plus, pour placer son auteur parmi les compositeurs les plus célèbres de l'Allemagne, que ce baptême du génie que Paris seul peut donner. »

« Nous espérons qu'il nous mettra bientôt à même d'apprécier quelques-unes de ses nouvelles œuvres, et il peut compter sur le bienveillant accueil que la France ne manque jamais de faire à tous ceux qui se distinguent. »

« Madame de Flahaut se dispose à donner un bal très brillant dans la ville. *Geymuller*, au profit des victimes de la Guadeloupe. Cette pensée trouve les plus vives sympathies dans la société de Vienne, où l'on a été profondément affligé d'une si grande calamité, et où l'on éprouve un besoin de courir à soulager tant de maux. »

## AMÉRIQUE.

*MONTEVIDEO.*— On lit dans une correspondance : « Les forces avec lesquelles Oribe assiège Montevideo, se composent de 5,000 hommes de cavalerie, 3 à 4,000 d'infanterie, et 14 pièces de campagne. Sur ses derrières se trouve Rivera avec 3,000 cavaliers et a peu près autant de fantassins. La

garnison est forte de 6,000 hommes décidés à vaincre ou à mourir, car ils savent le sort cruel qui les attend en cas de défaite. Jamais vengeances plus horribles n'ont été exercées contre les vaincus, que celles dont les Buenos-nyriens nous donnent tous les jours le hideux spectacle. On ne le croirait pas si les faits n'étaient établis par des preuves incontestables. Je ne parlerai pas des atrocités commises envers les femmes, les détails ne supportent pas la publicité. Mais, pour vous donner une idée de ce qui se passe, je vous rapporterai la déposition faite devant le chef de la police par un Buenos-nyrien prisonnier.

« Les prisonniers faits, le 7 décembre, à Arroga Grande, dit-il, ont été massacrés de sang-froid, au nombre de 556. Après les avoir horriblement mutilés; on leur a coupé la gorge. L'un d'eux, le colonel Henestula, avant d'être tué, a eu les oreilles arrachées; et la peau lacérée. Le colonel Bézot et les autres officiers du corps Correntino ont été écorchés vivans, ainsi que les capitaines Martinez et Lavagna, les majors Meadoza et Costello, et le lieutenant Acotta. »

Les forces navales françaises et anglaises ont fait quelques démonstrations en faveur de Montevideo, mais le commandant anglais vient de recevoir l'ordre de demeurer neutre.

*Phénomènes atmosphériques.*—Le *Palladium* d'Oswego d'une date récente, dit ce qui suit :

Samedi après midi, le vent étant à l'est, et le temps assez clair quoiqu'il y eût quelques nuages sur l'horizon, nous eûmes sur le lac et au-delà, le spectacle le plus extraordinaire que l'on ait vu depuis bien des années. Beaucoup d'objets éloignés et qui sont de beaucoup au-dessous de l'horizon, devinrent distinctement visibles. Il n'est pas sans exemple, pendant un vent d'est, que les îles Gulloo, à trente milles de distance, se découvrent et se montrent à la vue. Dimanche, non seulement on les voyait distinctement, mais elles paraissaient s'être rapprochées de nous, et la distance qui nous en sépare semblait avoir diminué de moitié. L'île aux Canards, et celle du Pigeon, qui sont à quarante milles au large, et que l'on voit rarement, se montraient en plein.

Mais, ce qui est bien plus étonnant, tout le rivage du Canada, depuis la Pointe Pierre jusqu'au port de Kingstoune à l'entrée du St. Laurent, était visible : on le distinguait parfaitement à l'aide d'un télescope. Toute la rive du nord et tout le lac depuis l'île aux Canards, au nord et à l'est, sont un vaste champ de glace. La partie orientale du lac Ontario présente sans doute le même aspect que celle du lac Erié.

Le *Bulletin* de Boston dit : Un ami nous informe qu'en passant le long du chenal de Long-Island pendant la nuit samedi dernier, il a remarqué que le ciel, du côté de Long-Island, présentait une clarté tout à fait extraordinaire. On eût dit que des milliers d'acres de bois étaient en feu et que les flammes s'élevaient à une très-grande hauteur. Des personnes qui se trouvaient à bord et qui ont vu incendier les prairies de l'ouest déclaraient que le spectacle qu'elles avaient sous les yeux était bien plus sublime. On remarqua aussi l'apparence d'une vaste conflagration du côté du Connecticut. On n'a pu nous donner aucune explication de cet étrange phénomène.

## LE PORTRAIT. NOUVELLE.

Pierre et Jérôme, demeurés seuls, furent longtemps sans échanger une parole; ils étaient très-émus, et leurs cœurs battaient à gros coups dans leurs poitrines.

Au bout d'une heure, Pierre se leva, parcourut deux ou trois fois la chambre, puis ouvrit la porte qui donnait sur la campagne. Le vent, s'engouffrant dans la cabane, y amenait des tourbillons d'une pluie glacée dont on ne songeait guères à s'apercevoir.

—Le voilà ! s'écria Pierre.

Puis il revint s'asseoir, affectant un certain calme, mais, en réalité fort troublé.

Georges entra; sa blouse ruisselait.... ses longues mèches de cheveux gris se collaient à ses joues.

Il ferma la porte, et reprit silencieusement la place qu'il avait quittée une heure auparavant.

On le dévorait des yeux; mais on mettait une sorte de point d'honneur à ne pas montrer trop d'impatience.

—Deux cents francs ! dit Georges d'une voix sourde.

—Ah ! ah ! fit Jérôme, en pulvérisant sa pipe entre ses doigts : C'est cher !.....

—Un peu, reprit Georges.

Puis après un très-long silence il ajouta :

—Et à payer aujourd'hui !

—Mais aussi on aurait de suite le tableau, fit observer Jérôme.

—Et c'est après-demain la saint Napoléon, soupira Georges.

Pierre asséna sur la table un coup de poing de désespoir; le silence recommença....

Au bout d'une demi-heure Georges se leva; vint se planter sur ses longues jambes devant ses deux camarades, et, croisant les bras sur sa poitrine :

—Il nous le faut !....

—Oui ! répondirent-ils à la fois, il nous le faut !

—Il y a sept francs dans l'armoire, dit Jérôme.

—Et on peut se passer de tabac, ajouta Pierre.

Georges s'assit.

—Causons, dit-il; avec les sept francs et le prix du tabac nous ne ferions qu'une bien petite somme;... toi, veux-tu vendre ton épaulette ?

—Oh ! fit Jérôme, en devenant soucieux : ma pauvre vieille épaulette !... d'ailleurs, cela ne serait pas assez ; tu vendrais donc ta croix ?

—Ma croix ! oh ! non !.... Tiens, j'en pleurerais à mourir. Vendre ma croix ! c'est impossible.

—Ah ! bien ! s'écria Pierre, j'en donnerais, des croix et des épaulettes, pour avoir son portrait !

—Et tu crois, répartit Georges, qu'il serait content, lui, en arrivant ici, de me voir sans croix !

—Oui, tu penses qu'il serait content de me voir sans mon épaulette, reprit Jérôme.

—Au moins, dit Pierre, nous pouvons vendre nos redingottes.

—Et les lits, les matelas, tout ! s'écrièrent les deux autres avec enthousiasme : nous coucherons à terre.

—Cela ne fera pas encore la somme.

—On peut vendre aussi les pipes, reprit Pierre.

—Nous en aurons au moins vingt sous, mais il faudrait autre chose.

—Je trouverai un juif qui m'achètera, six mois de pension, dit Jérôme ; j'ai bien l'air d'avoir un semestre à vivre ; d'ailleurs, Georges, tu l'engageras aussi.

—C'est convenu !

—Il n'y a que moi qui n'ai rien à donner, soupira Pierre, et cependant, je le verrai comme les autres ; cela n'est pas juste.

—Pauvre vieux ! dit Jérôme, est-ce que nous ne sommes pas frères !.... Qu'est-ce que cela fait ?... d'ailleurs, s'il n'y a pas à manger ici, pendant six mois, tu auras faim comme nous.

—Tu coucheras aussi à terre comme les autres, reprit Georges, et avec tes rhumatismes.... et ta pipe, donc ! Ta pipe que tu aimes tant : ne vas-tu pas la vendre ?.... Tu comptes cela pour rien ?

Il est vrai que je l'ai rapportée d'Egypte et que je l'aime, dit Pierre ; mais c'est égal, vous êtes de bien bons cœurs.

Ils se prirent la main tout émus.

Le même jour, le mobilier et les meilleures hardes de la petite communauté furent vendus ; Georges et Jérôme complétèrent la somme en empruntant à quarante pour cent d'intérêts sur le premier semestre de leur pension ; puis Georges courut à Marseille.

Cette fois la gaîté la plus expansive animait le tête-à-tête de Pierre et du lieutenant, lorsque celui-ci devint pâle.

—Pierre, s'écria-t-il, s'il était vendu, depuis ce matin !....

Pierre roula des yeux essarés....

—Ce serait comme un second Fontainebleau, murmura-t-il.

—Il y a des boulets de canon moins durs que ces choses-là, reprit Jérôme.

—Oh ! moi, répartit le lieutenant, je serais capable d'en mourir de chagrin, comme un vieux fou.

—Eh ! bien, vois-tu, je crois qu'il y aura quelque chose comme cela : je sens mes jambes trembler..... Georges rentra.

—C'est fait ! dit-il ; on l'apportera demain à midi : j'ai laissé l'argent.

—Vive l'Empereur ; s'écrièrent-ils tous les trois d'une voix tonnante ! Le lendemain, dès la pointe du jour, les préparatifs commencèrent ; ils s'agissait non-seulement de recevoir le portrait du grand homme, mais de célébrer la saint Napoléon dont l'anniversaire était toujours pour nos vieux braves une grande solennité.

On commença par approprier la cabane en lui donnant une physionomie aussi coquette que possible.

Ils allèrent chercher au bois des branches de chêne pour en garnir la porte ; et, dans les prés, des fleurs champêtres dont ils jonchèrent le sol abrupte qui servait de plancher ou de dallage à leur mesure.

Le lieutenant entoura de feuilles de chêne dorée qui ornait jadis son schako, et la suspendit au manteau de la cheminée.

Puis, ces préparatifs achevés, tous trois procédèrent à leur toilette. Ils revêtirent leurs uniformes impériaux, si vieux, si délabrés, si blancs aux coutures, d'un rouge si douteux aux revers, que cela ne pouvait guères passer que pour un souvenir d'habits militaires.

Les pantalons d'ordonnance ayant dès longtemps disparu furent remplacés par des pantalons de toile ; et les trois têtes grises se couvrirent de bonnets de police en harmonie, pour la fraîcheur, avec le reste du costume. On pense bien que ni l'épaulette de Jérôme, ni la croix de Georges ne furent oubliées.

Le lieutenant ceignit son épée, les deux autres, leurs sabres ; en ce moment une horloge de Marseille sonna onze heures. C'était encore tout un siècle à attendre ; l'un perfectionnait sa tenue ; l'autre ajoutait quelque coquetterie militaire à l'arrangement de la cabane.

Ils oublièrent sans nul doute, dans ces naïfs enfantillages, que le plus jeune d'entre eux touchait à sa soixante-dixième année, on aurait cru qu'ils avaient vingt ans.

—Ah ! ça, dit Jérôme, il faut mettre l'un de nous en sentinelle.

—Je n'y vois plus ; dirent en même temps Pierre et Georges.

—Quelle mauvaise troupe ! s'écria le lieutenant.

—Ah ! mille tonnerres ! fit Georges en tremblant de tous ses membres, j'entends marcher..... les voilà !.....

—A vos rangs ! cria Jérôme.

Et tous trois se placèrent raides, debout, immobiles en face de la porte.  
—Mon Dieu, dit tous bas Jérôme, la tête me tourne, je crois que je vais tomber.

—Prends mon bras, dit Pierre; mais je ne suis pas, moi-même, bien solide.

La porte s'ouvrit; une sorte de commissionnaire parut, sans tableau. Il alla droit à Georges, qui seul, avait figuré dans les négociations, et lui remit les deux cents francs.

Le marché était rompu; un autre acquéreur ayant offert une somme cinq fois plus forte, avait obtenu la préférence.

Le commissionnaire était parti depuis plusieurs minutes, que nos trois vieux soldats n'avaient pas échangé une parole.

Ces hommes simples, ignorants, timides, n'eurent pas un moment l'idée de recourir aux lois pour se faire rendre justice; encore moins, vieux et infirmes comme ils l'étaient, pouvaient-ils revendiquer directement leurs droits par intimidation.

Ils s'entre-regardèrent douloureusement.

—C'est fini, dit Jérôme.

—Oui, répondit Georges, nous nous étions réjoui trop tôt.

—Quel sort! s'écria Pierre.

—Eh! bien, reprit Jérôme, je crois que c'en est fait de moi, mes amis; j'ai reçu cela dans le cœur, comme une balle..... Il était écrit que je mourrais pour lui.....

—Vraiment, dit Georges, tu es un enfant... qu'y a-t-il?... Nous avons cru passer nos vieux jours avec notre Empereur, être heureux comme des chérubins; et voilà que nous n'aurons pas d'Empereur et que nous mourrons tout seuls..... n'est-ce pas?... Faut-il mourir de chagrin pour cela?

—Fais donc des sermons! reprit Pierre, toi qui n'y tiens plus d'envie de pleurer.....

Ils s'assirent tous trois sur un banc, le seul meuble qu'ils eussent conservé, et se livrèrent pendant plusieurs heures à des pensées qui n'étaient pas couleur de rose.

Quand le jour commença à baisser, l'un d'eux jeta dans l'âtre une poignée de sarments; la chambre fut vivement éclairée.

—On frappe à la porte, dit Jérôme.

—Mais non, c'est le vent qui agite les branches de chêne que nous avons attachées en dehors.

—Etions-nous heureux! soupira Georges.

—Allons, tu vas revenir à ces idées-là..... fais donc comme moi: je suis fort gai.....

—Oui, tu m'en fais l'effet..... prends bien garde de rire!

—Je vous jure que l'on frappe, reprit Jérôme.

—C'est quelque mendiant!

Georges se leva et ouvrit la porte.

Un étranger vêtu d'un manteau, s'arrêta sur le seuil. En voyant, à la lueur des sarments, son profil pâle, sévère, admirablement pur, les trois soldats jetèrent un grand cri, et se levèrent à la fois.

—L'empereur, se dirent-ils tout bas.

Les têtes se découvrirent, les cheveux gris flottèrent au vent: puis, tout à coup, chancelants d'émotion, ils tombèrent à genoux en étendant les bras vers l'auguste vision, et de sourds sanglots s'échappèrent de leurs poitrines.

De son côté, l'inconnu, dont la ressemblance avec Napoléon était en effet saisissante, semblait non moins ému.

—Charles, dit-il d'une voix altérée, à quelqu'un qui le suivait; je vous en prie, parlez leur; je n'en ai pas la force. Un second personnage s'avança alors; et, ayant contraint les trois soldats à se relever, il leur expliqua que son compagnon n'était autre que le second fils de Jérôme Bonaparte, ex roi de Westphalie.

—Le jeune prince, après avoir acheté le portrait de son oncle, le matin même, ayant appris la touchante histoire qui s'y rattachait, s'était fait une joie d'annoncer aux premiers acquéreurs du tableau une restitution qu'ils pouvaient réclamer à tant de titres légitimes.

Ces explications furent beaucoup plus détaillées que nous ne venons de les dire; et, cependant, ceux auxquels elles s'adressaient ne parurent ni en comprendre, ni en écouter même un seul mot.

Leur existence entière semblait passée dans leurs regards qu'ils fixaient sur le prince avec un mélange de tendresse, de joie, de stupeur; impossible à décrire.

Quoi qu'on fit, on ne put leur arracher une parole; et les deux étrangers s'éloignèrent sans avoir reçu d'eux, pour la restitution du tableau, aucune marque de gratitude; sans être même certains d'avoir ébranlé leur conviction au sujet de l'identité impériale.

Le lendemain matin, quand les gens du prince apportèrent dans la cabane le portrait tant désiré, ils trouvèrent les trois invalides assis sur leur banc, comme la veille, et jetant autour d'eux des regards essarés qui semblaient chercher encore l'apparition merveilleuse.

Les pauvres gens avaient passé la nuit dans leur grande tenue prêts à recevoir l'Empereur, s'il lui plaisait de se présenter une seconde fois.

Aujourd'hui même, plus de six mois après cette aventure, ils ne font pas sûrs que le martyr de Sainte-Hélène, ne se détachera pas un jour où l'autre de la toile vénérée, pour venir dire quelques paroles d'amitié à ses vieux soldats.

FIN.

EUGÈNE LESPINE.

COLLEGE  
DE  
SAINT-VINCENT;  
Près Richmond, (Virginie.)

CETTE INSTITUTION est agréablement située à un mille environ de Richmond, dans un lieu tout à fait favorable à l'étude et à la santé. L'objet des fondateurs est d'offrir à la jeunesse du sud, aux conditions les plus modérées les avantages d'une éducation complète pour l'esprit et le cœur. Les mathématiques, et autres sciences pratiques, également utiles, ainsi que les langues anciennes et modernes, feront partie du cours d'enseignement; mais rien ne sera épargné pour préparer spécialement chaque élève à la carrière qu'il se propose de parcourir. La sévérité ne sera employée envers les élèves qu'autant que ce serait nécessaire; mais l'exactitude de la discipline sera maintenue par des punitions employées à propos contre ceux qui l'enfreindraient. Les récréations se prennent toujours sous les yeux des professeurs, et dans le collège. On ne permettra point aux élèves de retenir aucun argent à leur disposition, et il est recommandé aux parents de ne pas leur accorder plus d'un escalin par semaine, pour leurs menues dépenses.—Les élèves ne feront point de visites, si ce n'est à leurs plus proches parents, et qu'autant que le président le jugera convenable; dans tous les cas, ils ne passeront point la nuit hors de la maison. Ceux qui n'habitent pas dans le voisinage immédiat du collège n'auront point permission de visiter leurs familles, si ce n'est aux vacances qui commencent le 1<sup>er</sup> juillet, et finissent le 15 août.

Toutes les lettres écrites ou reçues par les élèves, excepté la correspondance avec les parents, seront sujettes à inspection, et toute lettre adressée soit aux élèves, soit aux directeurs de l'institution, doit être affranchie. Quoique la religion catholique soit seule professée dans le collège, les consciences ne seront point violentées. Cependant personne ne sera exempté de l'assistance aux exercices publics de religion outre les motifs d'ordre et d'uniformité, il est à souhaiter que le public soit à même d'apprécier avec connaissance de cause, les principes et les pratiques du catholicisme qui paraissent souvent attirer d'une manière assez marquée l'attention publique.

Les frais de livres, vêtements, etc. doivent être payés d'avance, à l'époque de l'admission de l'élève, et ainsi de suite à chaque semestre. Le prix de la pension, y compris la nourriture, le logement, le blanchissage, le raccommodage du linge et des bas, et les visites ordinaires du médecin, est de cent-cinquante piastres pour l'année scolaire, qui est de dix mois et demi. La moitié de cette somme doit être payée d'avance, à l'entrée de l'élève, et au commencement de chaque semestre, règle pour laquelle la modération des prix ne permet pas d'admettre d'exception. Ceux qui passent leurs vacances au collège, paieront vingt-piastres pour ce temps-là.

Il n'y a point de dépenses additionnelles, si ce n'est pour une maladie prolongée, ou pour des objets fournis aux élèves. Mais personne ne sera admis pour moins d'une demi session, et on ne fera aucune déduction sur un trimestre une fois commencé.

Toutes les précautions ont été prises en faveur des jeunes gens qui se destineraient à l'état ecclésiastique, de manière à écarter d'eux toute espèce de danger. Ils prendront leurs récréations dans une cour séparée, et auront des exercices de piété, destinés spécialement pour eux.

S'adresser à

M<sup>gr</sup>. WHELAN,  
Evêque de Richmond,

ou aux  
Revd. MM. O'BRIEN et BERNIER.

## CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au dessous, 1 <sup>re</sup> insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1 <sup>re</sup> insertion,	2s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1 <sup>re</sup> insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE.    P<sup>tr</sup>e. DE L'EVÊCHE  
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.